

Conférence de M. Gilbert BEAUBATIE

12 février 2012 à Sérandon (19)

La vie quotidienne des Poilus : le mot « enfer » est-il un abus de langage ?

Avec la guerre de 1914-1918 - la Grande Guerre - se termine le XIX^e siècle, et commence le XX^e s, un siècle de guerres : des guerres qui opposent les Etats, des guerres civiles et des guerres faites à des civils, des guerres qui s'accompagnent parfois d'entreprises génocidaires. Au mois d'août 1914, des millions d'Européens vont être jetés et se jeter dans cette guerre, qui va devenir un enfer, persuadés, de chaque côté du Rhin, que celle-ci va être courte, joyeuse et victorieuse.

Or trois mois plus tard, ces mêmes soldats doivent se rendre compte et admettre qu'elle sera au contraire, longue, interminable. A la guerre de mouvement succède une guerre de position, d'usure, la guerre des tranchées : les soldats vont être obligés de faire l'apprentissage d'un nouveau type de guerre, celui d'une guerre totale, une guerre industrielle, tant les moyens matériels utilisés sont destructeurs. Les hommes vont subir une "*démodernisation*" de leurs conditions de vie et de combat ; de vie, à vrai dire de survie, à cause de l'irruption et de la permanence de la violence sur le champ de bataille.

L'enseignant que je suis, constate souvent que beaucoup de jeunes ignorent tout, des réalités humaines ou inhumaines de cette guerre. C'est pourquoi l'initiative de Véronique mérite une nouvelle fois d'être saluée.

Les questions auxquelles nous allons essayer de répondre sont les suivantes :

- De quoi est fait le quotidien des poilus ?
- De quoi souffrent-ils ?
- Que doivent-ils supporter ?
- Enfin, comment ont-ils pu "*tenir le coup*" ou bien, tout simplement, survivre ?

L'énumération qui suit est loin d'être exhaustive ; elle cherche seulement à faire prendre conscience que l'utilisation du mot "*enfer*" n'est pas un abus de langage.

.....

Les intempéries

Les poilus souffrent du froid, du gel, du vent, des courants d'air, de la chaleur, de la pluie, de la boue, dans laquelle ils s'enfoncent, où certains s'enlissent et parfois

disparaissent, sous le regard impuissant et épouvanté des camarades.

"Quelle vie ! La boue, la terre, la pluie. On en est saturé, teint, pétri. On trouve de la terre partout, dans ses poches, dans son mouchoir, dans ses habits, dans ce qu'on mange. C'est comme une hantise, un cauchemar de terre et de boue, et vous ne sauriez avoir idée de la touche que j'ai : mon fusil a l'air d'être vaguement sculpté dans la terre glaise". (Henri Barbusse, lettre à sa femme).

Le gel inflige aux sentinelles d'horribles souffrances : *"Les soldats souffraient de maux de ventre et de diarrhées à la suite de refroidissement. La plupart avaient du sang dans les selles. On frôlait le désespoir, sans autre espérance que la mort, une blessure, des membres gelés ou la captivité".*

A cause de la neige et de la pluie, souvent les abris de fortune s'écroulent sur leurs occupants.

La nourriture

Il est souvent difficile de l'acheminer en temps voulu. Les cuisines se trouvent à l'arrière du front. La soupe, quand elle est servie, est rarement chaude.

"On est crevé, on n'en peut plus. Pas de café, on a chaviré en route. Ils ne protestent pas, ils savent que tout est misère dans ce monde de misère. Ils remplissent leurs gamelles et mangent silencieusement leur ratatouille froide - boeuf bouilli, pommes de terre vinaigrées - en cherchant à se préserver de l'eau et de la terre ; mais ils ont les mains glaiseuses, et le pain qu'ils ont touché crisse sous leurs dents"

(Paul Truffau, Carnets d'un combattant).

Parfois, ils sont obligés de prendre de l'eau qui stagne dans des trous d'obus, et c'est alors qu'ils découvrent qu'un cadavre s'y trouve, en voie de décomposition !

L'hygiène

Il n'en est pas question dans les tranchées ; difficile de se laver, de se raser.

On garde les mêmes vêtements des semaines durant. On doit cohabiter avec les puces et les poux, *"les totos"*. Il faut satisfaire ses besoins naturels : on creuse des trous, sorte de latrines, qui se transforment vite en cloaques puants.

On évite de se déplacer jusqu'à l'endroit prévu, par lassitude ou par paresse. La pudeur des premiers jours est vite abandonnée. On s'habitue à tout.

Il arrive qu'on fasse circuler une boîte de conserve dans laquelle chacun urine à son tour, devant les autres. Plus de gêne, mais des plaisanteries saugrenues, voire

salaces.

Les rats

Omniprésents, ils se nourrissent des cadavres.

"Les rats sont ici particulièrement répugnants, du fait de leur grosseur. C'est l'espèce qu'on appelle "rats de cadavres". Ils ont des têtes abominables, méchantes et pelées, et on peut se trouver mal, rien qu'à voir leurs queues longues et nues. Ils paraissent très affamés. Ils ont mordu au pain de presque tout le monde. Kropp tient le sien enveloppé sous sa tête, mais il ne peut dormir parce qu'ils lui courent sur le visage pour arriver au pain" (Erik Maria Remarque).

Certaines oreilles ont même été grignotées !

Les corbeaux

Ils sont eux aussi attirés par les cadavres, qu'ils dépècent. Toujours sous le regard des poilus qui voient aussi les dépouilles de leurs camarades se gonfler comme des ballons à cause des gaz et de la chaleur ; ils voient aussi "*travailler*" les vers et les insectes qui s'acharnent sur les cadavres abandonnés entre les lignes française et allemande.

Les cadavres

Les poilus livrent parfois combat au milieu de véritables charniers. Même quand les morts sont inhumés, ils peuvent être retournés, cassés, déchiquetés. Toujours sous le regard des premiers.

Les visions

La mort est omniprésente, choquante, déprimante. Un médecin auxiliaire écrit à sa soeur : "*A la nuit, les blessés reviennent peu à peu. Que d'horribles blessures : l'un a le poumon qui sort et il ne se plaint pas, l'autre a des débris de cerveau sur son cou*

et ses épaules et il veut marcher..."

Autre témoignage d'un combattant de Verdun, le 15 juillet 1916, à 4 heures du soir :

"Mes chers parents,

Je suis encore vivant alors que tous mes camarades sont tombés morts ou blessés aux mains des Boches qui nous ont fait souffrir les mille horreurs : gaz lacrymogènes, gaz suffocants, asphyxiants, attaques... Je suis redescendu de première ligne ce matin. Je ne suis qu'un bloc de boue et j'ai dû faire racler mes vêtements avec un couteau car je ne pouvais plus me traîner. J'ai connu l'horreur de l'attente de la mort. Je tombe de fatigue. Voilà dix nuits que je passe en première ligne. Je vais au repos dans un village à l'arrière. Je suis plein de poux, je pue la charogne des macchabées".

Mais comment font-ils pour supporter de telles visions ?

° ils apprennent à réduire leur champ visuel. Pour ignorer ce qui peut les traumatiser. Il s'agit d'une sorte de repli sur soi. Un historien anglais utilise l'expression de "*tunnel vision*".

° ils sont amenés à accorder de moins en moins d'importance à la vie humaine. On assiste à un bouleversement des valeurs. L'instinct de conservation suscite l'adhésion à un nouveau système de référence. Entre le courage et la peur, le duel est permanent. La survie, autant psychologique que physique, en dépend.

Les angoisses, les peurs

° peurs individuelles, solitaires, ou peurs collectives ; petites et grandes frayeurs font partie du quotidien

° peur des bombardements, qu'on subit, caché au fond d'un abri de fortune ou d'une tranchée

° crainte de voir sa cagna s'effondrer, de se retrouver enfermé, blessé, étouffé ; peur d'être mutilé, défiguré :

" Sous le bombardement infernal, on eut un instant d'hébétude. On restait affalé, les mains entre les genoux, la tête vide. Dans une boîte de singe (viande de conserve) que l'on se passait de main en main, on se soulageait. Puis, nerveusement, on se remit à parler vite, plus vite... Mais le bélier terrible parut se rapprocher dans une rage de tonnerre, et les bavards se turent. Un grand coup éclata, broiement de ferraille, et le vent s'engouffrant souffla notre bougie. Avec l'ombre, l'angoisse nous

étreignit".

(**Roland Dorgelès**, *Les Croix de bois*).

Le vacarme

Il est assourdissant au moment de passer à l'assaut. Il faut écouter les ordres, préparer les armes, s'équiper du strict nécessaire. On se rassemble au pied des échelles et on attend que les artilleurs aient fini leur travail de préparation, c'est-à-dire d'avoir ouvert des brèches dans les réseaux de barbelés allemands, et faire taire les mitrailleuses ennemies.

La peur

Dans de telles conditions, elle n'épargne personne et elle se manifeste de plusieurs façons : sanglots, tremblements, vomissements, crises de diarrhées, prostration.

Ou bien, par le refus d'obéir, la folie, le suicide, la révolte.

Pour terminer cet inventaire - incomplet - des souffrances que les poilus ont dû supporter et surmonter, voici le témoignage d'un Corrézien, né à Moustiers-Ventadour le 20 octobre 1894. Il avait 21 ans :

Avril 1915.

" Notre bataillon, monté en première ligne du côté de Prône et des Marquises, reçut les premières attaques au gaz. La compagnie qui se trouvait aux avant-postes fut intoxiquée et lors du combat, quelques morts, les autres évacués ou prisonniers...

Les bombardements de torpilles sont plus déprimants que les obus ou les balles pour la raison qu'on les voyait en l'air et de nombreux camarades en voulant se garer avaient couru se faire écrabouiller.

En plus, nous souffrions de l'eau dans les sapes. Il fallait à tour de rôle qu'un soldat écope l'eau jour et nuit pour éviter d'être noyés en dormant. Entre l'humidité et les repas froids, j'ai attrapé bronchite avec 40° de fièvre et embarras gastrique, j'ai été évacué...

Revenu au front, en plus de monter la garde, il fallait aménager les tranchées, les boyaux, creuser des abris, poser les fils de fer barbelés, placer les chevaux de frise.

Tous ces travaux étaient effectués de nuit. Les fusées éclairantes nous surprenaient souvent dans ce travail. Comme il fallait s'aplatir au plus vite, il m'est arrivé une fois de mettre la main dans un cadavre en décomposition. Une autre fois par nuit brune en creusant un boyau, les camarades croyaient toucher du caoutchouc. A tâtons, cela paraissait vraisemblable, surtout qu'une route était proche. Au jour, nous nous aperçûmes que nous avions la cuisse d'un cadavre. A 200 mètres environ, dans le même boyau, il y avait un soulier qui paraissait sur le côté. Avec la pluie, le gel et le dégel, il ressortait de plus en plus. Un camarade eut l'idée de le faire tomber, mais il n'insista pas quand il se rendit compte que le pied était dedans. Un autre jour nous fumes pris entre deux bombardements, un français et l'autre allemand. Ces trois heures nous parûmes une éternité, surtout pour le lieutenant. Dans le terrain où il était, la terre avait tremblé pendant tout le bombardement, il y eut un mort, des commotionnés et des enterrés vivants que nous aidâmes à dégager".

Ce témoignage a le mérite de résumer les souffrances et les horreurs endurées par les poilus. Il est aussi intéressant car il donne une idée des armes utilisées, du vocabulaire dans les tranchées ("se garer, sape, boyau".)

.....

Une question maintenant doit être posée : comment dans de telles conditions, vraiment cauchemardesques, les poilus ont-ils pu faire face, supporter, endurer, continuer à faire front, bref à obéir ?

On a de quoi être confondu devant tant de courage, d'abnégation, de résolution.

A la question posée, il n'y a pas qu'une seule réponse, mais plusieurs peuvent être proposées. Deux écoles historiques se livrent à une véritable « guerre de positions » autour de l'obéissance dont ont fait preuve les soldats.

L'école du consentement patriotique

° L'éducation a formé des patriotes obéissants. Les instituteurs, hussards de la République, ont inculqué l'amour de la patrie et l'idée de revanche

° Il convient de mettre en avant la force du sentiment national et de l'attachement à la nation, le sens du devoir, le poids de la culture de l'obéissance

° On a tout fait pour que le citoyen intériorise au plus profond de lui-même cette culture :

- au sein de la famille : obéissance au père

- au sein de l'usine : respect du patron
- au sein de l'église : déférence vis-à-vis du curé
- au sein de l'école : obéissance à l'instituteur
- au sein de l'armée : obéissance aux gradés, aux chefs

° Le rôle du chef est primordial et de nombreux officiers dans les tranchées ont été exemplaires. Ils ont joué crânement leur rôle de meneur d'hommes.

La deuxième école met en avant le poids de la contrainte

- Le soldat était placé dans une situation où il ne pouvait pas faire autrement. Sur le champ de bataille, le chef disposait du droit de vie et de mort. Le sergent était investi d'un rôle essentiel, celui d'empêcher toute défaillance. Donc, de faire appliquer à la lettre le règlement.

Un capitaine, mort à Verdun, courant septembre 1916, écrit à sa femme :

" On les tient à l'oeil et ils sont obligés d'y aller, d'autant que beaucoup d'autres comprennent leur devoir très bien et les entraînent après eux, c'est justement ce qui explique pourquoi, s'il n'y a pas de chef, les soldats ne voyant plus une autorité s'empressent de se mettre à l'abri; C'est pour cela aussi que, lorsque l'on va de l'avant, on met les gradés en arrière pour fusiller au besoin ceux qui voudraient se défilier et c'est ce qu'il faut faire".

Maurice Genevoix ne dit pas autre chose :

" Mes hommes s'agitent, soulevés par la panique dont le souffle irrésistible menace de les rouler soudain. Une fureur me saisit. Je tire une balle de revolver en l'air, et je braille : "J'en ai d'autres pour ceux qui se sauvent ! Restez au fossé tant que je n'aurai pas dit de partir !" "

Si Maurice Genevoix n'a pas tiré dans le tas, d'autres par contre l'ont fait :

" L'ordre d'attaque signalait qu'il fallait attaquer coûte que coûte, sans tenir compte des pertes. Soudain, on fait passer de mettre baïonnette en avant. Il était huit heures du matin. Nos batteries de canons de 75 déclenchèrent tout à coup un feu violent sur les lignes adverses. Au bout de quelques minutes, le mot fatal "en avant" se répéta dans la tranchée. A peine une vingtaine d'hommes étaient-ils sortis qu'une mitrailleuse se mit à claquer, puis deux, puis trois, on ne savait plus. Un homme eut l'épaule traversée par une balle et perdait son sang en abondance, tant qu'il en mourut faute de soins immédiats. Les brancardiers étaient on ne savait où et puis il ne fallait pas retarder notre marche, défense de s'arrêter pour soigner, secourir

même un frère. De notre tranchée une voix rude nous lança cette menace terrible : "Si la section n'avance pas, on va lui tirer dessus". Terrifiés, nous fîmes comme des vers de terre quelques rampements de plus. Tous ceux qui quittèrent le talus furent aussitôt foudroyés, criblés de balles" (Louis Barthas).

La force a été un instrument de persuasion et de contrainte. Tout était fait pour frapper les esprits, puis intimider et ôter toute envie de désobéir.

Il n'en reste pas moins qu'il y a eu des conduites d'esquive, des attitudes ambivalentes sur fond de lassitude et de découragement. Sur le terrain, un certain réalisme a pu contrebalancer les ordres qui, le plus souvent, provoquaient des hécatombes. Une fois engagés dans le combat, les soldats se retrouvaient dispersés, voire isolés les uns des autres. Ils profitaient de l'occasion pour échapper au regard des autres, ils ne se trouvaient plus sous le contrôle et la menace des chefs. Ils ne craignaient plus d'être considérés comme des lâches...

Ils avaient, compte tenu de la désorganisation provoquée, la possibilité de désobéir tout en obéissant.

D'autres raisons peuvent être alléguées :

- ° l'esprit de corps et de camaraderie
- ° le réflexe de la solidarité
- ° le regard des autres
- ° l'amour-propre
- ° la fierté
- ° la prise d'un "*stimulant artificiel*", l'eau-de-vie
- ° le secours de la religion
- ° le lien maintenu avec l'arrière, la famille, l'épouse, les enfants, à travers correspondance et permissions
- ° un formidable courage, une endurance à toute épreuve.

Deux autres raisons peuvent être avancées : la peur d'être considéré comme un lâche, et la quasi-impossibilité de pouvoir désobéir.

Certes il y a eu des mutineries, mais relativement peu nombreuses (40 000 sur deux

millions de soldats, au plus fort du mouvement).

Il y a eu peu de désertions, car le soldat qui déserte doit affronter le regard des parents, des enfants, des voisins. Il risque de tomber entre les mains des gendarmes. Déserter, c'était accabler de honte la famille, la réduire à la misère, car l'allocation octroyée au foyer était supprimée.

Compte tenu de cet environnement, échapper à la guerre était quasiment impossible.

En guise de conclusion, on peut dire qu'il n'y a pas une seule explication, une explication globale, au formidable courage, dont les poilus ont fait montre - un courage qui confine au sacrifice. Ils ont tenu bon pour de multiples raisons, complexes et parfois contradictoires.

Les poilus ne sont pas seulement morts pour la France, mais ils sont morts aussi à cause d'elle. 1 400 000 ne sont pas revenus. Il faut ici insister sur deux faits : la massivité et l'immédiateté du deuil. La période septembre-décembre 1914 a été la plus meurtrière de tout le conflit ; la disparition des combattants a été massive. A la fin de la guerre, en France, on estime qu'il y a 1 100 000 orphelins. Le deuil est devenu une réalité omniprésente qui concerne tous les enfants sur lesquels va reposer le poids des morts et de leur mémoire.

Il ne faut *"avoir ni honte ni crainte à toujours évoquer l'hécatombe en rameutant la foule des témoignages qui ont crié l'horreur à vif, le désespoir sans nom, le pacifisme à-tout-va, le "plus jamais ça". Convoquons plus que jamais, depuis qu'ont disparu les poilus nonagénaires... toutes ces voix qui ont été rassemblées. Car, pour que vive un pays, il faut ne jamais oublier ceux qui ont dit : "Trop, c'est trop" (Jean-Pierre Rioux).*

Grâce à Véronique, nous avons ajouté aux voix, que nous avons rassemblées, celle de François Vernédal. A notre tour, nous l'avons *"convoqué"* pour qu'on n'oublie pas l'incroyable épreuve subie par les glorieux poilus, qu'on n'oublie pas qu'avec la guerre de 14-18 l'extermination d'une population entière est devenue un objectif envisageable. C'est dans cette terrible donnée que réside la nouveauté radicale à laquelle la Grande Guerre a ouvert le monde du XX^e siècle.

Gilbert BEAUBATIE

à SERANDON le 12 février 2012.

SOURCES :

- Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Albin Michel, 1919.
- Maurice Genevoix, *Ceux de 14* (recueil de récits de guerre réunis sous un même titre en 1949).

- Erich Maria Remarque, *A l'ouest, rien de nouveau* (en allemand *Im Westen nichts Neues*), publié en 1929
- Paul Truffau, *Carnets d'un combattant*, Payot, 1917.
- *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, préface de Rémy Cazal, Maspero, 1977.